Fabula / Les Colloques
Théâtre et scandale (I)

Mademoiselle Raucourt : scandale et vedettariat féminin au xviii^{e} siècle

Sophie Marchand

Pour citer cet article

Sophie Marchand, « Mademoiselle Raucourt : scandale et vedettariat féminin au xviii^{e} siècle », *Fabula / Les colloques*, « Théâtre et scandale (I) », URL : https://www.fabula.org/colloques/document5806.php, article mis en ligne le 03 Octobre 2018, consulté le 06 Octobre 2026

Ce document a été généré automatiquement le 06 Octobre 2026

Mademoiselle Raucourt : scandale et vedettariat féminin au xviii^e siècle

Sophie Marchand

Parmi ces actrices célèbres du xviii^e siècle qui, pour reprendre les mots des frères Goncourt, « vivantes, sont le scandale d'un siècle – et mortes son sourire[1] », Françoise-Marie Antoinette Saucerotte dite Mlle Raucourt occupe une place à la fois centrale et originale. Centrale, parce que, de ses débuts en 1772 à sa mort en 1815, elle fit la fortune de la Comédie-Française et satura les gazettes de ses frasques, suivies avec un intérêt passionné par le public théâtromane. Originale, parce que, dans la construction consciente d'un vedettariat féminin, elle choisit une voie distincte de celles pour lesquelles avaient opté deux de ses contemporaines et collègues les plus fameuses, Mlle Clairon et Sophie Arnould. La première, reine de tragédie, œuvra toute sa vie pour effacer le souvenir du roman libertin satirique qui, sous le titre *Histoire de mademoiselle Cronel dite Frétillon*, prétendait peindre ses débuts, et élabora, par ses *Mémoires* un dispositif apologétique visant à effacer la femme galante au profit de l'actrice de génie. La seconde, cantatrice présentée par l'abbé Galiani comme « le plus bel asthme » qu'il ait jamais entendu, assuma au contraire son statut de fille d'opéra, se construisant, à coup de bons mots et d'aventures de coulisses, une légende galante et spirituelle qui devait être couronnée par la parutions de recueils de ses traits et de petites comédies au début du xix^e siècle.Ces deux actrices voient leur aura perpétuée par des écrits à la fin du xix^e siècle : les Goncourt leur consacrent des biographies[2]. Raucourt, elle, n'aura étrangement pas cet honneur et occupe à peine deux pages de l'ouvrage de cet autre amoureux nostalgique des actrices d'Ancien Régime qu'est Arsène Houssaye, *Princesses de comédie et déesses d'opéra* (1860). Elle n'a guère plus de place dans les études récentes[3] et, si on la rencontre partout dans les écrits du temps et quasiment chaque semaine dans les *Mémoires secrets*, aucune étude monographique ne lui a, à ma connaissance, été consacrée. Elle le mérite pourtant,

1 Jules et Edmond de Goncourt, *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits*, Paris, Eugène Fasquelle, 1902 p. 13.

2 Je me permets, concernant ces deux actrices et leur fortune au xixe siècle, de renvoyer à mon article « Mademoiselle Clairon et Sophie Arnould vues par les Goncourt ou le théâtre intime des actrices du xviiie siècle », *Cahiers Goncourt,* n° 13, 2006, p. 23-35.

3 Seul Antoine Lilti lui accorde une place dans son ouvrage *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850),* Paris, Fayard, 2014, p. 49 et103.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

dans la mesure où, de manière complémentaire à ses deux collègues précédemment évoquées, son parcours témoigne de l'émergence dans la seconde moitié du xviii[e] siècle d'un vedettariat féminin dont les périodiques et les écrits publics se font largement l'écho. Or ce vedettariat est, j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs[4], fondamentalement articulé à une rêverie érotique, selon des modalités complexes qui, à cette époque, ne peuvent se réduire à cette « fonction prostitutionnelle de la scène » qu'a analysée, à propos des actrices du xix[e] siècle Alain Viala[5]. Raucourt compose avec les contraintes que l'imaginaire de son temps impose aux comédiennes, elle apprendra vite à en jouer et saura imposer une figure d'actrice conjuguant professionnalisme et réputation sulfureuse. Le scandale rythme sa carrière, qu'elle en soit victime ou orchestratrice : plus que Clairon, mieux qu'Arnould, Raucourt comprend qu'elle peut en faire un argument publicitaire et y trouver la voie d'une reconnaissance originale de son art. Aussi représente-t-elle à mon sens un moment de renversement axiologique, qui correspond aussi à la place croissante occupée dans la formation de l'opinion publique par les nouvelles à la main, les périodiques et les anecdotes.

Les débuts de Mlle Raucourt sont placés sous le signe de l'exception. Selon la *Biographie universelle* de Michaud, l'actrice naquit à « Nancy le 3 mars 1756, de François Élie Saucerotte, comédien de province » qui « l'emmena avec lui dans ses excursions à l'étranger. Et l'on tient d'elle qu'à peine dans sa douzième année, elle avait déjà joué en Espagne quelques rôles de tragédie. Vers la fin de 1770, Belloy ayant fait représenter à Rouen *Gaston et Bayard* […] eut à s'applaudir du choix qu'on avait fait de la jeune Raucourt [alors âgée de 14 ans] pour le rôle d'Euphémie[6] ». Les premiers gentilshommes de la chambre font alors venir le jeune prodige à Paris, lui font prendre des leçons auprès de Brizard de la Comédie-Française, et obtiennent un ordre de début. La *Correspondance littéraire* de Grimm fait de l'événement un récit circonstancié :

> Un phénomène aussi singulier qu'imprévu vient de fixer et d'absorber toute l'attention de Paris. Mlle Raucourt, jeune actrice de seize à dix-sept ans, grande, bien faite, de la figure la plus noble et la plus intéressante, débuta le 23 décembre dernier sur le théâtre de la Comédie-Française, dans les grands rôles tragiques. Elle a joué sans interruption depuis ce moment avec un succès et des applaudissements dont il est impossible de se faire une idée […]. [Brizard] vint lui-même haranguer le parterre avant la tragédie, lui demander son indulgence pour un talent naissant et l'assurer que son élève, formée par les leçons du public, serait un jour son ouvrage. Le parterre, qui aime à la folie qu'on lui parle et surtout

4 Voir « Les actrices et l'imaginaire érotique », dans Florence Filippi, Sarah Harvey et Sophie Marchand (dir.), *Le Sacre de l'acteur. Émergence du vedettariat théâtral de Molière à Sarah Bernhardt,* Paris, Armand Colin, coll. « U : Lettres », 2017, p. 191-201.

5 Voir, dans ce volume, son article « Les actrices galantes ».

6 *Biographie universelle, ancienne et moderne*, par une société de gens de lettres de et savants, Paris, Michaud, t. 37, 1824, p. 136.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> qu'on lui dise qu'il est l'arbitre du goût et des talents, applaudit avec chaleur […]. Mais lorsqu'on vit la plus belle créature du monde et la plus noble s'avancer en Didon sur le bord du théâtre ; lorsqu'on entendit la voix la plus belle, la plus flexible, la plus harmonieuse, la plus imposante ; lorsqu'on remarqua un jeu plein de noblesse, d'intelligence et de nuances les plus variées et les plus précieuses, l'enthousiasme du public ne connut plus de bornes. On poussa des cris d'admiration et d'acclamation ; on s'embrassa sans se connaître ; on fut parfaitement ivre. Après la comédie, ce même enthousiasme se répandit dans les maisons. Ceux qui avaient vu Didon se dispersèrent dans les différents quartiers, arrivèrent comme des fous, parlèrent avec transport de la débutante, communiquèrent leur enthousiasme à ceux qui ne l'avaient pas vue, et tous les soupers de Paris ne retentirent que du nom de Raucourt.[7]

Le chroniqueur rapporte qu'un mois plus tard,

> Les jours que Mlle Raucourt jouait, les portes de la Comédie étaient assiégées dès dix heures du matin. On s'y étouffait ; les domestiques qu'on envoyait retenir des places couraient risque de la vie. On en emportait à chaque fois plusieurs sans connaissance […]. Les billets de parterre se négociaient dans la cour des Tuileries jusqu'à six et neuf francs par ceux qui les avaient pu attraper au bureau pour vingt-quatre sous, au risque de leur vie.[8]

Ces débuts, qui « font époque dans l'histoire du théâtre[9] », témoignent, selon Geoffroy du « fanatisme insensé » d'un public aussi capricieux que versatile[10]. Et la *Correspondance littéraire* elle-même voit, dans cet engouement paroxystique, un premier sujet de scandale. Le chroniqueur rapporte :

> une des matrones de ce spectacle […] vit par la fenêtre l'horrible bagarre, pour s'arracher les billets […]. On venait d'emporter quatre des plus braves champions échevelés et sans connaissance ; trois ou quatre cents aspirants entassés, pressés, se poussant les uns sur les autres, haletant et manquant de respiration en plein air, retraçaient le tableau de ces âmes en purgatoire, dont chacune exprime un tourment particulier. N'ayez pas peur, dit la vieille matrone, en regardant cet horrible spectacle, que s'il était question du salut de leur patrie ils s'exposassent ainsi.[11]

7 Grimm*et al.*, *Correspondance littéraire*, éd. M. Tourneux, Paris, Garnier Frères, 1877, janvier 1773, t. X, p. 138-139.

8 *Ibid.*

9 Julien-Louis Geoffroy, *Cours de littérature dramatique,* seconde édition, Paris, Blanchard, 1825, t. 3, p. 353-354, à propos d'*Orphanis* de Blin de Sainmore. Geoffroy est critique : « ils offrent un exemple mémorable de cet enthousiasme aveugle auquel le public se livre quelquefois, et qu'il ne peut s'expliquer à lui-même quand la raison lui ouvre les yeux ». Voir, sur le même ton Étienne-Léon de Lamothe-Langon, *Souvenirs de Mademoiselle Duthé de l'Opéra,* Paris, Michaud, 1909, p. 310-311.

10 Geoffroy, *op. cit.*, p. 353-354.

11 *Correspondance littéraire*, janvier 1773, t. X, p. 139-140.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Les administrateurs se frottent les mains. Le journaliste rapporte que « Ce début brillant, qu'on ne pouvait prévoir, a suspendu toutes les pièces nouvelles ». Raucourt joue

> 18 fois de suite en un mois de temps, et elle a besoin de repos. Ses succès […] ont fait tort à la Comédie-Italienne, qui a été fort négligée […]. Mme Vestris aura aussi à en souffrir. Cette actrice a fait pendant quelques années l'unique ressource de [la Comédie-Française]. […] Mais la voilà écartée en un moment par une enfant de dix-sept ans […]. Les hommages en vers et en prose n'ont pas manqué à Mlle Raucourt, et Messieurs du Mercure et de L'Avant-coureur en régaleront sans doute le public.[12]

Les vers en l'honneur de l'actrice, les portraits que l'on fait d'elle sont effectivement relayés quasi quotidiennement par la presse[13]. Le public va jusqu'à exiger une représentation au profit de la nouvelle actrice[14].

La cour s'enflamme à son tour : le roi, qui « n'aime pas le spectacle en général », fait pourtant à Raucourt « la faveur de rester à la Comédie pendant tout le temps de la représentation de *Didon*, où elle jouait ».

> [Sa majesté] a eu la bonté de la présenter ensuite à madame la Dauphine, sous le nom de la Reine Didon. Elle l'a agréée […] pour entrer dans la troupe des Comédiens-Français, et a ordonné qu'on lui donnât 50 louis pour marque de sa satisfaction. Mlle de Raucourt a emporté aussi les suffrages de Madame Dubarri. Cette belle comtesse lui a demandé ce qu'elle aimerait mieux, ou de trois robes pour son usage, ou d'un habit de théâtre ? L'actrice a répondu, que puisque la comtesse lui en laissait le choix, elle préférait l'habit de théâtre, dont le public profiterait aussi.[15]

En cela aussi, Raucourt apparaît d'abord comme exceptionnelle, à mille lieues de l'image de l'actrice capricieuse et délurée. La *Correspondance littéraire* note dès ses débuts qu'on

> dit que cette charmante créature […] a toute la candeur et toute l'innocence de son âge, que tout le temps qu'elle ne consacre pas à l'étude de son art, elle s'occupe encore des jeux de son enfance ; que son père est si décidé de lui conserver ses mœurs et sa sagesse qu'il porte toujours deux pistolets chargés dans sa poche, pour brûler la cervelle au premier qui osera attenter à la vertu de sa fille. On a fait des dissertations à perte de vue, pour découvrir métaphysiquement par quel prestige une fille si neuve et si innocente pouvait jouer au théâtre les transports et les fureurs de l'amour avec tant de passion.[16]

12 *Ibid.*, t. X, p. 143.

13 Voir les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France,* Londres, John Adamson, 23 janvier 1773, t. VI, p. 259, 9 octobre 1773, t. XXIV, p. 303-304.

14 *Ibid.*, 13 janvier 1773, t. VI, p. 252.

15 *Ibid.*, 10 janvier 1773, t. VI, p. 251.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Un tel prodige invite à la profanation, et dès janvier 1773, la presse se passionne pour la vie privée de l'actrice : « ce qu'il y a d'incroyable, c'est qu'à ses talents sublimes, elle joigne un cœur pur, au point de se refuser aux propositions les plus séduisantes. On prétend qu'un amateur lui offre jusqu'à 100 000 livres pour son pucelage[17] » et, une semaine plus tard, le public est encore informé que « La vertu de la nouvelle actrice se soutient contre les assauts multipliés qu'elle reçoit[18] ». Chaque jour, on rapporte les déboires des prétendants éconduits[19], surtout quand ils sont de sang royal[20] : le scandale tant attendu tarde à se produire, suscitant chez le public un mélange de frustration et d'admiration. Mais ce scandale est en réalité la norme, et, jouant à le retarder, Raucourt construit l'image d'une actrice d'exception. Et même si l'on rapporte que Mme Dubarri l'a exhortée à « être sage », ce qui, dans la bouche de la favorite est pour le moins ambigu, on se réjouit d'apprendre que « L'actrice nouvelle commence à faire de petits soupers, qui, à ce qu'on espère, la conduiront à ce qui s'ensuit[21] ».

La chute se produit enfin[22]. C'est l'acte II de la carrière de l'actrice, et l'irruption d'un scandale nettement plus conventionnel. Dès la fin 1773, le talent de Raucourt semble moins incontestable. Elle est sifflée « de la manière la plus humiliante » dans *Orphanis*[23]*.* Elle subit la cabale des autres actrices, Mlle Sainval notamment, et le public redouble de fureur pour « voir lutter ces deux rivales[24] ». Mlle Vestris orchestre le dénigrement : une anecdote célèbre, reprise jusque dans *L'Affaire Nicolas Le Floch*, roman policier de Jean-François Parot[25], rapporte que lorsque, pendant une représentation de *Cinna* où Raucourt jouait Émilie, un chat se mit à miauler, un plaisant du parterre s'écria : « je parie que c'est le chat de Mlle Vestris[26] ».

Mais l'actrice doit aussi subir l'ire de Voltaire : le succès de son début a retardé la représentation de la dernière tragédie de celui-ci, *Les Lois de Minos*, et il ne décolère pas. Se déroule alors une scène humiliante dont les gazettes assurent la

16 *Correspondance littéraire,* t. X, p. 141.

17 *Mémoires secrets*, 8 janvier 1773, t. VI, p. 250.

18 *Ibid.*, 15 janvier 1773, t. VI, p. 253.

19 *Ibid.*, 20 janvier 1773, t. VI, p. 257.

20 *Ibid.*, 31 janvier 1773, t. VI, p. 270 : « Un inconnu a fait offrir à la nouvelle actrice douze mille francs de pension tant qu'elle resterait sage, et si elle ne voulait pas l'être, il a demandé la préférence et lui en a offert 24000 livres. On ne dit point encore quel parti elle a pris : on veut seulement que ce quidam n'ait été que le porteur de parole de M. le duc de Bourbon ».

21 *Ibid.*, 29 janvier 1773, t. VI, p. 265.

22 Voir la *Biographie universelle*, *op. cit*., t. 37, p. 137.

23 *Mémoires secrets,* 2 décembre 1773, t. XXVII, p. 119). Voir aussi la *Correspondance littéraire*, t. X, p. 301.

24 *Mémoires secrets,* 17 janvier 1773, t. VI, p. 254, et 7 février 1773, t. VI, p. 275-276.

25 Jean-François Parot, *L'Affaire Nicolas Le Floch,* Paris, Jean-Claude Lattès, coll. « 10/18 », 2002, p. 21 et 25-26.

26 *Mémoires secrets*, 4 janvier 1773, t. VI, p. 247.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

publicité : puisque la demoiselle « se pique surtout de sagesse », le patriarche de Ferney

> s'avise de mander à M. le maréchal de Richelieu qu'elle a été la maîtresse d'un genevois en Espagne, et que vraisemblablement elle sera bientôt à quelque seigneur de la cour. Le maréchal reçoit cette lettre à table, dans une maison où Mlle Raucourt dînait. Le marquis de Ximenès y était aussi. Le maréchal lui donne la lettre […] à lire tout haut, sans l'avoir regardée, et le lecteur s'arrête trop tard. La belle Raucourt tombe évanouie entre les bras de sa mère qui la console.[27]

Le scandale est public : Voltaire, honteux, pour se racheter, fait publier des vers d'hommage au talent de l'actrice[28].

Mais le mal est fait : la posture prodigieuse de l'actrice vertueuse ne tient plus. En septembre 1773, les *Mémoires secrets* proclament que le duc d'Aiguillon a vaincu les résistances de la comédienne[29]. C'est le début d'un engrenage : on commence à faire le lien entre les huées que recueillent les apparitions de l'actrice et la liste des amants qu'on lui prête, notamment le duc de Bièvre, dont on détaille dans la presse les sommes qu'il lui fournit[30]. Significativement, dans les entrefilets, Mlle Raucourt devient alors « la demoiselle Raucourt », et il n'est plus guère question de ses talents[31].

Ce scandale est somme toute on ne peut plus banal et participe de l'*ethos* de toute actrice de l'époque. Raucourt va le redoubler et le remotiver en faisant publicité non seulement de sa vie sexuelle, mais de ses préférences homosexuelles. Dès l'automne 1773, elle devient, dans la presse, la reine et l'ambassadrice des « tribades », face à Mlle Arnould qui, elle, pose en figure tutélaire des actrices classiquement courtisanes. Les *Mémoires secrets* expliquent :

---

27 *Correspondance littéraire,* février 1773, t. X, p. 191. Voir aussi la version des *Mémoires secrets*, 21 février 1773, t. XXIV, p. 236-237.

28 Ces vers sont cités dans le *Journal encyclopédique* d'avril 1773, p. 291 : « Raucourt, tes talents enchanteurs/ Chaque jour te font des conquêtes ;/ Tu fais soupirer tous les cœurs,/ Tu fais tourner toutes les têtes ;/ Tu joins au prestige de l'art/ Le charme heureux de la nature,/ Et la victoire toujours sûre/ Se range sous ton étendard./ […] L'art d'attendrir et de charmer/ A paré ta brillante aurore ;/ Mais ton cœur est fait pour aimer/ Et ce cœur n'a rien dit encore./ Défends ce cœur des vains désirs/ De richesse et de renommée ;/ L'amour seul donne les plaisirs/ Et le plaisir est d'être aimée ».

29 *Mémoires* secrets, 2 septembre 1773, t. VII, p. 48.

30 *Ibid.,* 19 mars 1774, t. VII, p. 145 : « Mlle Raucoux [*sic.*], qui excitait une grande sensation dans ce pays-ci n'en excite plus aucune. Elle a même été huée hier dans le rôle d'Hermione. […] Cette Dlle Raucoux, dont les plus illustres personnages briguaient aussi les faveurs, et qu'on disait inaccessible à tous les amants, est enfin entretenue publiquement par le marquis de Bièvre, mousquetaire, qui lui a donné 40 000 livres pour payer ses dettes, 6 000 livres de rentes viagères, et lui fournit en outre 1 500 livres par mois pour le courant de sa maison ».

31 C'est encore ainsi qu'elle passe à la postérité dans des ouvrages grand public du xixe siècle. Voir *Le Journal des comédiens,* jeudi 2 avril 1829. N 1, première année, p. 3, à propos de l'ouvrage de Chateauneuf, *Les Dix Mélanges, ou mémoires secrets :* « Le nom d'une comédienne qui a traversé l'une des époques les plus remarquables de notre théâtre, devait attirer notre attention. Mlle Raucourt a laissé des souvenirs, des traditions importantes ; nous étions charmés de penser qu'un homme de lettres avait consacré ses travaux, ses veilles à de nouvelles recherches ; nous comptions en profiter, mais qu'avons-nous trouvé ? La répétition de ces notices scandaleuses, qui apparaissent à de certaines époques, comme pour prouver qu'il existe toujours des hommes empressés de soulever les voiles les plus secrets de la vie privée ».

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> Ce vice […] restait enveloppé jusqu'à présent des ombres du mystère. Celles qui en étaient infectées le cachaient avec soin, du moins n'osaient l'avouer. Mlle Raucourt a encore raffiné : elle admet des hommes à sa couche, et par une imagination qui concilie le sexe mâle le plus opposé aux femmes, elle ne tolère que l'introduction qu'aime celui-ci. […] Le marquis de Vilette, très renommé entre ceux-ci, a trouvé l'expédient de l'actrice française délicieux ; il s'est réuni à elle, et tous deux prêchent la nouvelle doctrine avec un zèle qui fait quantité de prosélytes. […] de-là des vers, des épigrammes, etc. ce qui amuse singulièrement les coulisses et la multitude de gens frivoles pour qui ces querelles sont des objets très importants. [32]

Circulent dès lors les récits savoureux de sa passion malheureuse pour Mlle Contat, dont elle paie les dettes sans obtenir les faveurs[33] et maint couplet pornographique[34]. Raucourt figure même, en 1789, dans un roman : *Anandria ou confessions de mademoiselle Sapho concernant les détails de sa réception dans la secte anandrine sous la présidence de Mlle Raucourt et ses diverses aventures*.

Raucourt excelle désormais dans l'art de la provocation et de la publicité scandaleuse : ses démêlés avec Arnould[35], ses amours non conventionnelles et tumultueuses avec le marquis de Villette[36] ou le prince d'Hénin (volé à Sophie Arnould[37]) font « l'anecdote des coulisses[38] ». Femme d'esprit et de tête, Raucourt assume sa réputation et la retourne en argument publicitaire : le soir de la première des *Courtisanes*, comédie satirique de Palissot, celle qu'Arsène Houssaye présente comme « une Amazone dépaysée » qui « battait ses amants[39] », affecte, avec

32 *Mémoires secrets*, 11 octobre 1773, t. XXVII, p. 304-305. Voir aussi 11 juillet 1774, t. VII, p. 188.

33 *Mémoires secrets,* 23 décembre 1784, t. XXVII, p. 99-100 : « Mlle Contat joue si délicieusement dans *Le Mariage de Figaro*, que beaucoup d'hommes en sont devenus amoureux et même des femmes, entre autres Mlle Raucourt […]. Elle est allée lui faire sa cour, mais en a été mal reçue dès que Mlle Contat a soupçonné ce dont il s'agissait. Alors elle a pris une autre tournure. Instruite combien cette actrice était dérangée dans ses affaires et témoin d'une dette de deux mille écus dont le billet présenté sous ses yeux n'avait pu être acquitté à l'échéance, elle a voulu faire sentir délicatement à Mlle Contat qu'elle pourrait lui être fort utile en ce genre ; elle est allée trouver le créancier, s'est fait remettre le billet […] et a renvoyé anonymement le tout à la débitrice : ne doutant pas malgré cela que Mlle Contat ne découvrît d'où venait ce cadeau, elle s'est présentée chez elle avec confiance, mais a trouvé la porte fermée. /Il faut savoir qu'à la même époque, un agréable de la cour, le Comte de Laudron, soupirait pour Mlle Contat, mais inutilement, parce que, persuadé du pouvoir de sa figure, il ne parlait nullement de financer. L'actrice, à la vue du billet payé, s'est imaginé que c'était cet amant qui s'était mis en règle, et apportant la même délicatesse dans sa reconnaissance, elle l'a reçu dans son lit sans parler de rien, et comme si elle lui accordait réellement le seul prix de son amour. Ce jeune étourdi, comblé des faveurs de l'actrice, s'en est glorifié dans le public, comme d'une conquête due à sa séduction. L'histoire a fait du bruit. Mlle Raucourt furieuse a rompu toutes les barrières et a, dans sa jalousie, accablé de reproches d'ingratitude Mlle Contat. […] Cette historiette est l'anecdote du jour et fait beaucoup rire.

34 Voir les *Mémoires secrets,* 19 janvier 1785, t. XXVIII, p. 52.

35 *Ibid.*, 15 octobre 1774, t. VII, p. 223.

36 *Ibid.*, 26 février 1775, t. VII, p. 299.

37 *Ibid.*, 6 janvier 1780, t. XV, p. 8.

38 *Ibid.*, 26 février 1775, t. VII, p. 299. Voir aussi cette plaisanterie publiée par la *Correspondance littéraire* (novembre 1788, t. XV, p. 338) : « Dernièrement, au foyer de la Comédie-Française, Florence disait : « M. le prince d'Hénin a la petite vérole. – Comment donc ! lui répondit quelqu'un, je ne savais pas que Mlle Raucourt peignît en miniature ».

39 Arsène Houssaye, *Princesses de comédies et déesses d'opéra*, Paris, 1860, p. 399.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Arnould, Duthé, et Dervieux de « se placer au balcon et d'honorer les premières de leurs applaudissements les traits les plus vifs de l'ouvrage[40] ».

Tout irait bien, si, avec le scandale, ne venait la déchéance : ruinée par ses frasques, empêchée, nous dit le journaliste (homme) des *Mémoires secrets, «* de trouver [en raison de ses préférences homosexuelles] parmi notre sexe les secours qu'elle s'y serait ménagés[41] », l'actrice tente vainement de se réfugier dans l'enceinte du Temple. Ce faisant, elle fait défaut à ses camarades du Français qui ne peuvent jouer la tragédie nouvelle. Les pouvoirs interviennent, mais elle refuse l'arrangement proposé et doit s'exiler[42]. Le public suit quotidiennement ce feuilleton. Lorsque l'actrice réapparaît à Paris, en 1776, elle y trouve « des bonnets à la Raucoux [*sic.*], caractérisés principalement par un petit panier percé qui les surmonte[43] ». Arrêtée et transportée au Fort-L'Évêque, la « Bastille des comédiens », elle est secourue par la famille royale, alors même que « le tripot comique », « très délicat sur l'honneur, et surtout les dames, n'en [veut] point absolument[44] ».

Raucourt, à ce stade, est-elle encore une actrice ? Indéniablement oui. Forcée, par la maladie de Mlle Dumesnil de se charger, à l'impromptu du rôle d'Agrippine dans *Britannicus,* l'ancienne jeune première fait taire les sifflets et obtient un triomphe[45]. Elle a désormais trouvé son emploi : celui des femmes fortes, dans lequel elle ne sera, jusqu'à sa mort, et même après, jamais détrônée.

Commence alors le 3e acte : celui de la rédemption. Engagée dans une troupe qui joue devant la cour à Fontainebleau[46], Raucourt s'acquiert la faveur du nouveau couple royal[47], et se voit réintégrée à Comédie-Française[48] malgré l'opposition de ses collègues[49]. Elle y jouit désormais d'une position de force, même si l'on suppose qu'elle la doit à la cabale des tribades[50]. C'est, pour l'actrice, un second début. Ayant corrigé les défauts de son jeu[51], elle est applaudie à tout rompre. Soupçonnée de vouloir faire du tort à Mlle Sainval[52], et d'être soutenue excessivement par M. de Duras qui fait emprisonner ceux qui la sifflent, elle « fait insérer dans le *Journal de*

40 *Correspondance littéraire,* août 1782, t. XIII, p. 187.

41 *Mémoires secrets*, 3 juin 1776, t. IX, p. 124-125.

42 *Ibid.*, 12 mai 1776, t. IX, p. 131et 3 juillet 1776, t. IX, p. 152.

43 *Ibid.*, 20 octobre 1776, t. IX, p. 242.

44 *Ibid.*, 31 mars 1777, t. X, p. 82.

45 *Ibid.*, 24 janvier 1776, t. IX, p. 29-30.

46 *Ibid.*, 17 octobre 1777, t. X, p. 255.

47 *Ibid.*, 20 octobre 1777, t. X, p. 258.

48 *Ibid.*, 9 novembre 1777, t. X, p. 275.

49 *Ibid.*, 3 décembre 1777, t. X, p. 299) ; 11 août 1779, t. XIV, p. 146.

50 *Ibid.,* 11 septembre 1779, t. XIV, p. 176.

51 *Ibid.*, 13 septembre 1779, t. XIV, p. 179.

52 *Ibid.*, 14 septembre 1779, t. XIV, p. 179.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Paris […] une lettre humble où elle déclare qu'elle n'ambitionne la place de personne et est venue au contraire pour doubler tout le monde[53]. Elle s'y tiendra, triomphera dans la *Médée* de Longepierre, s'attirera le respect de ses camarades en acceptant de jouer dans une comédie de Voltaire et dans des seconds rôles de Molière, bien loin de son emploi[54]. La voilà désormais grande actrice[55]. Le public la réclame et se scandalise quand on lui propose une autre comédienne[56].

Elle se rêve également auteur et fait agréer, en 1782, par ses camarades[57] un drame de sa plume intitulé *La Fille déserteur* ou *Henriette.* Elle y joue le rôle principal, celui d'une comtesse travestie en homme pour suivre son amant à la guerre : la pièce n'est pas indigne, malgré ce qu'en disent les commentateurs de l'époque, qui notent cependant qu'elle attire une affluence considérable[58], ce que confirment les registres de la Comédie-Française[59]. Les *Mémoires secrets* rapportent que « Mlle Raucourt, infiniment mieux en homme qu'en femme, a très bien joué, et ne s'est pas déconcertée de quelques murmures élevés au commencement. […] Après la pièce, elle s'est rendue aux invitations du public, s'est montrée dans son costume de soldat, a remercié le public et a été reçue avec transport[60] ». Ces hommages vont à l'actrice, non à l'auteur. Pour la *Correspondance littéraire*, « En persistant à trouver le drame détestable, mais l'auteur, sous l'uniforme prussien, charmant, on ne s'est point encore lassé de venir siffler l'un et applaudir l'autre[61] ». Qu'importe alors si, dans les coulisses, les ennemis de Raucourt font circuler le bruit qu'elle n'est pas l'auteur de la pièce[62] ?

À ces deux rôles, l'actrice en ajoutera, sous la Révolution, un troisième, qui la place définitivement du côté des artistes et éclipse, l'âge aidant, la femme sulfureuse. À la chute de l'Ancien Régime, celle qui devait tant à la famille royale demeure modérée.

53 *Ibid.*, 16 septembre 1779, t. XIV, p. 181. Voir aussi 22 septembre 1779, t. XIV, p. 186-187.

54 *Ibid.*, 25 mars 1781, t. XVII, p. 102-103.

55 *Biographie universelle*, *op. cit.*, p. 138.Voir aussi les *Mémoires secrets,* 5 février 1786, t. XXXI, p. 83 : « Du reste, voilà l'époque où Mlle Raucourt, sortie de son état de médiocrité, va désormais figurer au rang des grandes actrices […]. Les connaisseurs les plus difficiles et les moins portés en sa faveur ne peuvent s'empêcher de lui rendre justice et d'avouer qu'elle a prodigieusement acquis ».

56 *Mémoires secrets,* 6 juin 1786, t. XXXII, p. 91.

57 *Ibid.*, 16 décembre 1781, t. XVIII, p. 187.

58 *Ibid.*, 1er mars 1782, t. XX, p. 103.

59 Publiée en 1782, la pièce a 7 représentations en 1782, avec de recettes très honorables (entre1230 et 2200 livres). La première, le 1er mars 1782, obtient une recette de 2828 livres. La veille, pour *Démocrite*, elle n'était que de 536 livres. Le lendemain, elle est de 1481 pour *Manco Capac*. Le surlendemain, la pièce de Raucourt fait remonter la recette à plus de 2000 livres. Elle rechute, avec *Manco Capac*, le 6 mars, à 982 l. Le drame de Raucourt fait même plus de recette, ce mois de mars, que *La Partie de chasse de Henri IV* de Collé.

60 *Mémoires secrets,* 2 mars 1782, t. XX, p. 105.

61 Cité par Houssaye, *Princesses de comédies et déesses d'opéra*, *op. cit*., p. 399.

62 *Mémoires secrets*, 3 mars 1782, t. XX, p. 106).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Aussi fait-elle partie, en septembre 1793, des acteurs du Théâtre-Français emprisonnés et sauvés par Labussière. Michaud raconte :

> après s'être réunis à l'Odéon, [les Comédiens-Français] passèrent au théâtre de la rue Feydeau, et Mlle Raucourt, suivie de quelques dissidents, fonda rue de Louvois un second Théâtre-Français dont elle eut l'administration. Puissamment secondée par Larive, Saint-Fal et Saint-Prix, et plus encore peut-être par l'opinion publique, qui n'avait jamais été aussi fortement prononcée contre les révolutionnaires, elle semblait devoir faire, en peu de temps, une fortune brillante, lorsque les événements du 18 fructidor [4 septembre 1797] renversèrent toutes ses espérances. En haine des sentiments qu'elle professait, le directoire exécutif se fit un devoir de l'exproprier.[63]

Il n'y a plus alors de *Mémoires secrets* ni de *Correspondance littéraire*, mais *Le Censeur dramatique* s'insurge contre cette expropriation injustifiée, et vante à longueur de pages les mérites de Raucourt en directrice de théâtre : « il n'y a pas eu l'imprudence la plus légère à lui reprocher. Soumise, comme tout bon citoyen doit l'être, aux lois, aux autorités constituées et à tous les agents du gouvernement, elle a évité tout ce qui aurait pu amener le moindre trouble et l'application la plus légère[64] ». Et voilà Raucourt érigée en martyr du théâtre, sacrifiant « toute sa fortune au bien de l'art, aux plaisirs du public, à la renaissance du théâtre français (qui est une partie si intégrante de la Gloire nationale)[65] ». À la réunion générale des Comédiens-Français, en 1799, elle réintègre la troupe, où elle joue les reines de tragédie avec une autorité exemplaire. Elle s'attire les faveurs de Bonaparte qui apprécie « son talent profond et énergique[66] », et la charge de « l'organisation des troupes de comédiens français qui devaient parcourir l'Italie ». En 1806, elle fait ainsi l'ouverture du théâtre de Milan en jouant Clytemnestre dans *Iphigénie*. Sa carrière se poursuit paisiblement jusqu'à sa mort en 1815, à l'âge de 59 ans.

À cette histoire édifiante, il manque l'épilogue, dernier scandale qui marquera durablement l'imaginaire du xix^{e} siècle commençant et fera, en 1821, l'objet d'une publication anonyme intitulée *Notice sur l'enterrement de Mlle Raucourt*[67]. Les derniers mois de l'actrice avaient été marqués par un retour de religiosité et elle avait beaucoup donné à la paroisse de Saint-Roch. Elle était, par ailleurs, plutôt bien vue du nouveau monarque, en raison de sa proximité avec les autorités d'Ancien Régime. On s'attendait donc peu à ce que son enterrement soit l'occasion de

63 *Biographie universelle*, p. 139.

64 *Le Censeur dramatique ou Journal des principaux théâtres de Paris et des départements, par une société de gens de lettres, rédigé par A. B. L. Grimod de la Reynière, monere no laedere*, à Paris, au bureau du Censeur dramatique, rue Christine n°12 et chez Desenne, Petit et Bailly, 1797, n°3, t. I, p. 163-164.

65 *Ibid*., p. 168.

66 *Biographie universelle*, p. 139.

67 *Notice sur l'enterrement de Mlle Raucourt, actrice du théâtre français, morte le 15 janvier 1815,* Paris, Rougeron, 1821, p. 1.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

polémiques. Or, contre toute attente, et contre les engagements pris, le curé de Saint-Roch refuse à la dépouille de l'actrice l'entrée de l'église. Les Comédiens-Français entament des négociations, en appellent au roi, tandis que la foule de quinze mille personnes rassemblées pour l'accompagner à sa dernière demeure se laisse gagner par l'indignation.

> […] on ne peut soutenir l'idée de voir ignominieusement rejetée du lieu saint une femme dont le crime est d'avoir récité sur un théâtre les vers des grands poètes qui ont illustré la France, une femme dont les talents et la bienfaisance s'étaient attiré l'estime générale. Le convoi allait partir lorsqu'on forma le projet de remporter par la force ce qu'on n'avait pu obtenir par la prière.[68]

La foule pénètre alors de force dans l'église, en enfonçant les portes : « La fermentation des esprits devenait telle, qu'on paraissait prêt à se livrer à toutes les extrémités. Depuis longtemps, on n'avait vu se passer dans une Église une scène aussi scandaleuse, et le moment approchait où d'une étincelle pouvait naître un incendie[69] ».

> le corps est déposé au pied de l'autel. En un instant, tous les cierges sont allumés ; et l'église offre tout l'appareil d'une cérémonie depuis longtemps préparée. Il arrive alors des ordres du roi qui prescrivent de rendre à Mlle Raucourt les devoirs funèbres dus à tous les chrétiens. Les voûtes retentissent d'applaudissements. Le curé est appelé avec des cris forcenés. Les officiers de police montés sur les marches de l'autel veulent haranguer la multitude ; on ne les écoute pas. Le curé ! le curé ! est le seul cri qui se fasse entendre. Enfin on voit paraître un prêtre suivi d'un porte-croix et de deux chantres. Aussitôt la scène change. À la vue du ministre, le tumulte s'apaise, et le recueillement le plus profond règne dans toute l'assemblée. Jamais à un scandale plus violent ne succéda aussi subitement un spectacle plus édifiant. Le prêtre officie et fait les cérémonies accoutumées au milieu d'un religieux silence. Le service terminé, il reconduit le corps jusqu'à la porte de l'église, et le peuple satisfait le replace lui-même dans le corbillard.[70]

Raucourt quitte la scène comme elle y était entrée. Sous le signe de l'éclat et du scandale. Mais elle a, entre temps, réussi à en inverser les polarités. L'Église est annexée par le théâtre, devient scène, réalisant les ambitions des dramaturges des Lumières. Et c'est la réaction scandalisée du curé qui constitue, aux yeux des observateurs, le véritable scandale. L'arbitre du scandale est, plus que jamais, le public, pas les autorités politiques ou religieuses. Et ce qui fait scandale, ce sont les honneurs refusés à l'actrice méritante, non la conduite de celle-ci[71]. Les frasques qui ont illustré le parcours de la comédienne, elles, participent d'un scandale normalisé, ritualisé, constitutif du rapport que le public entretient avec la vie théâtrale et du

68 *Ibid*., p. 2-3.

69 *Ibid*., p. 4-5.

70 *Ibid*., p. 8-9.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

plaisir qu'il y prend. Ce scandale a ses codes, son *storytelling*, ses organes de presse : il entre dans une stratégie de vedettariat qui, loin de détourner l'attention de l'essence du spectacle participe de sa redéfinition comme phénomène social. Aussi Raucourt la scandaleuse peut-elle, aux yeux des historiens nostalgiques de la fin du xix^{e} siècle, apparaître comme le « sourire » d'un théâtre perdu.

71 « Comment, dans l'état le plus civilisé, des prêtres peuvent-ils défendre ce que les magistrats permettent ! Comment, sous le même gouvernement, la religion frappe-t-elle d'anathème une profession que la loi tolère ! Notre théâtre est sans contredit un des plus beaux monuments de notre gloire. C'est une véritable école de vertu et d'éloquence ? Nos chefs-d'œuvre nous sont enviés par tous les peuples policés ; ils respirent tous la morale la plus pure, et l'on s'avilirait à les représenter ! il y aurait de la honte à réciter des vers, quand il y a de l'honneur à en composer ! La raison dédaigne de réfuter d'aussi misérables absurdités » (*Ibid*., p. 9-10).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

AUTEUR

Sophie Marchand
Voir ses autres contributions
Faculté des Lettres de Sorbonne-Université

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.